

Katyn à Saint-Pétersbourg. Entretien avec Andrzej Wajda

Par Larissa Malukova

Andrzej Wajda et Larissa Malukova

Traducteur : Alexandra Khazina



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/245>

DOI : 10.4000/elh.245

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2012

Pagination : 81-87

ISBN : 978-2-35698-046-5

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Andrzej Wajda et Larissa Malukova, « *Katyn à Saint-Pétersbourg. Entretien avec Andrzej Wajda* », *Écrire l'histoire* [En ligne], 9 | 2012, mis en ligne le 15 mai 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/245> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.245>

Katyn à Saint-Pétersbourg

Entretien avec Andrzej Wajda

traduit du russe par Alexandra Khazina

LM. – Vous avez considéré Katyn comme faisant partie de notre histoire commune. *Gazeta Wyborcza* vient de publier un article sur l'importance de Katyn pour les Russes, alors même que le sujet a été complètement passé sous silence en Russie jusqu'à maintenant. Aujourd'hui, depuis l'accident d'avion [du 10 avril 2010, qui empêcha tragiquement la visite de Lech Kaczyński sur les lieux du massacre], mes compatriotes commencent à mesurer l'ampleur de la tragédie.

AW. – Je ne fais pas de lien entre ces deux catastrophes. Un avion peut s'écraser n'importe

où. Mais la tragédie récente n'a pas remis en question l'importance de cette date. Le 7 avril, Poutine a rencontré Tusk, et ce fut un grand pas pour nos relations. J'en étais témoin. Et je crois que la glace s'est rompue. Le film *Katyn*, diffusé à la télévision russe le prouve – il y a un mois encore c'était impensable! Cette première diffusion de *Katyn* sur la chaîne Kultura¹ à Saint-Pétersbourg est très importante pour moi, parce qu'elle manifeste la volonté politique d'un rétablissement de nos relations, dont Katyn est la pierre d'achoppement.

Entretien paru dans *Novaja Gazeta* le 18 avril 2010. *Novaja Gazeta* est un journal alternatif moscovite créé en 1993 par des journalistes de la *Pravda* pour fonder une presse indépendante russe. Mikhaïl Gorbatchev en est l'un des principaux actionnaires. Depuis 2000, six journalistes de ce tabloïde très critique à l'égard de la corruption de l'État, de ses atteintes aux droits de l'homme et de la guerre en Tchétchénie, ont été assassinés. Nous sommes reconnaissants à la *Novaja Gazeta* de nous avoir gracieusement autorisés à publier la traduction de cet entretien.

Toutes les notes sont de la rédaction.

1. Chaîne de télévision russe à vocation culturelle et éducative.

LM. – Vous avez toujours été intéressé par le problème des sociétés vivant dans le mensonge. C’est un des thèmes essentiels de votre film. Mais même la littérature polonaise de l’émigration n’a donné naissance à aucune œuvre sur Katyn. Aujourd’hui, nous vivons les conséquences de ce mensonge et de ce silence. Sans votre film – et sans cette tragédie de l’avion –, l’événement de Katyn n’aurait pas eu le retentissement qu’il a aujourd’hui. La fumée du mensonge parvient maintenant, non sans difficulté, à se dissiper.

AW. – Gorbatchev et Eltsine avaient déjà relancé l’affaire de Katyn. Le problème de Katyn, c’est qu’en 2004 le gouvernement russe a affirmé que le massacre de Katyn était bien un crime, mais qu’il y avait prescription (pourtant, nous pensons qu’il n’y a pas prescription pour de tels crimes). C’est sous ce prétexte que nous étions laissés sans explication, sans document, sans débat public. Moi, pourtant, je voudrais bien recevoir les papiers de mon père, le capitaine Iakoub Vajda, je suis persuadé qu’ils existent. Et les historiens polonais auraient envie de recevoir plusieurs témoignages importants. Nous attendons que cette affaire soit menée à son terme.

LM. – Pas mal de gens parlent de manière mystique de cet écho tragique entre les deux événements [*le massacre de Katyn et la catastrophe du 10 avril 2010*]. Soixante-dix ans ont passé, et une fois encore toute l’élite politique disparaît au même endroit...

AW. – Des comparaisons directes de ce type sont tout à fait paranoïaques. Les massacres de Katyn

sont un crime militaire. Tuer les prisonniers de guerre est un sacrilège impardonnable. Les officiers polonais étaient exterminés parce qu’ils étaient notre élite. Staline voulait conquérir la Pologne à tout prix. Afin d’asservir un pays, un régime totalitaire doit raser la fleur de la nation. Pour qu’il n’y ait ni opinion publique, ni défenses contre la dictature. Le peuple se transforme alors en plâtre sans visage, dont on peut faire tout ce qu’on veut. Dans mon film, j’ai montré que Staline et Hitler agissaient d’une manière symétrique. Les nazis ont arrêté tous les professeurs de l’université de Cracovie et les ont exterminés dans des camps de concentration.

LM. – Quelle est votre attitude par rapport à la version officielle, soutenue par Poutine, selon laquelle il s’agissait de la vengeance de Staline après le massacre des officiers de l’Armée rouge par les Polonais?

AW. – Je vois les choses autrement. Staline n’avait pas le temps de réfléchir au passé, il « construisait » l’avenir. L’installation d’un régime communiste en Pologne, dont Katyn a servi de fondement, fait partie de ses projets réalisés avec succès...

LM. – Il faut dire que Staline se méfiait des soldats soviétiques qui rentraient du front: ils apportaient trop de liberté avec la Victoire. Mais quand je me remémore votre film, je pense surtout à la représentation du quotidien des soldats. Par exemple, des journaux soviétiques qu’on trouvait dans les poches des officiers massacrés... Ils se réchauffaient en brûlant des journaux et même des portraits de Staline, leur assassin.

AW. – Vous savez, moi aussi je me réchauffais avec des journaux allemands pendant l’occupation. Il faisait très froid. Eux, ils ont été arrêtés en été et les journaux étaient le seul moyen de se réchauffer quand il faisait froid. Une autre chose est importante: ils avaient tous des documents sur eux, des notes. Je cite mot à mot dans mon film un journal intime retrouvé sur l’un d’eux. Un officier y écrit: « Nous avons été amenés dans la forêt à telle date... [...] Tout le monde se demande: que vont-ils faire de nous? » Staline a tué des millions de Russes, Biélorusses, Juifs, Ukrainiens. Leurs corps ne sont pas identifiables. Je ne pense pas que le gouvernement s’attendait à un rapport posthume aussi détaillé que l’est la liste d’officiers massacrés à Katyn, rédigée par le général Anders. Même les noms des assassins sont connus, non seulement ceux des membres du Bureau politique, mais aussi ceux des fusilleurs. Même les fiches de paye se sont conservées: on sait par elles qui a reçu combien pour ce massacre. Ils étaient capables d’exterminer environ cent cinquante personnes par nuit. Un jour on leur en a envoyé trois cents et « le travail » a duré jusqu’à midi. « Les travailleurs » s’indignaient, exigeaient qu’on ne dépasse pas la norme du nombre de condamnés à exécuter.

LM. – Pendant les débats télévisés autour du film, on disait que les événements de Katyn faisaient partie du mécanisme politique d’un État sans visage. Mais n’est-ce pas plus important de citer tous les noms: ceux des bourreaux et ceux des victimes, pour montrer que ce sont bien des personnes

concrètes qui mettent en marche ce mécanisme impitoyable... Une personne toute seule peut changer quelque chose dans le cours de l’histoire, en faisant, par exemple, un film sur Katyn. En quoi consistent cette force et cette faiblesse de l’homme?

AW. – Je vais vous parler de moi-même. Cela faisait longtemps que j’avais envie de faire ce film. J’ai beaucoup attendu pour le faire. Mais je n’ai eu la possibilité de réaliser ce projet que lorsque la Pologne a obtenu son indépendance. Et puis, une des difficultés reposait sur le fait que tous mes films de guerre se basent sur des œuvres littéraires. Mais il n’existe pas de littérature sur Katyn! Pas de récits, pas de romans. Il n’existe que deux œuvres. Un poème de Zbigniew Herbert et *Requiem* de Penderecki, que j’ai utilisés dans mon film.

LM. – À la messe funéraire dans la cathédrale de Varsovie [*lors de l’enterrement de Lech Kaczynski et de son épouse*], il a été interprété par un chœur, des solistes et tout un orchestre.

AW. – Je me rappelle que j’ai entendu *Requiem* à Saint-Pétersbourg. Penderecki dirigeait un orchestre russe. Il s’est approché de moi et m’a dit: « Si tu tournais Katyn, je te donnerais cette musique. » J’ai compris cela comme une invitation.

LM. – On dit que vous êtes le chroniqueur de l’histoire polonaise. Vos films ont parlé au monde de la défaite de l’insurrection de Varsovie (*Ils aimaient la vie*), de l’effondrement du maquis anticommuniste (*Cendres et diamant*), du ghetto de Varsovie (*Samson*)... Vous envisagez chaque épisode de cette histoire dans toute sa dramatique gravité et dans son ambiguïté,

alors qu'il est à la mode aujourd'hui de juger, et de vouloir montrer que le meilleur côté de la médaille l'emporte.

AW. – Notre cinéma est très demandeur de faux héroïsme. On projette actuellement de tourner un film sur l'héroïsme de l'insurrection de Varsovie dans cet esprit. Mais il y avait et il reste toujours des questions sur le commandement de l'Armia Krajowa². Personne ne parle des événements en Volhynie et en Galicie, où les nationalistes ukrainiens se sont livrés à des pogroms et ont exterminé des Polonais. Voilà pourquoi on héroïse Bandera³ en Ukraine. Mais j'ai l'impression que le public qui va au cinéma ne s'intéresse pas à ces sujets. Les jeunes vivent leur vie, c'est aux parents de penser aux tragédies et à un passé impensé. Aux « autres ». Mais « les autres » ne vont pas au cinéma. Sauf moi, bien sûr (*il sourit*), parce que je n'aime pas le cinéma à la télévision. Tout réalisateur rêve de faire un film pour qu'il soit diffusé en salle.

LM. – Je me souviens de cette scène de votre film avec les deux sœurs: Antigone part au cimetière pour se rendre sur la tombe de son frère, alors qu'Ismène retourne à la réalité et collabore avec le nouveau gouvernement. Elles doivent faire

un choix: être avec les tués ou avec les tueurs. Cette question est de nouveau d'actualité aujourd'hui.

AW. – Si des tombes de soldats soviétiques dans des cimetières polonais, si un monument dédié à tous les massacrés de Katyn, si mon film, en tant qu'hommage à leur mémoire, pouvaient changer quelque chose dans l'esprit de nos contemporains... Faire resurgir leur sentiment de responsabilité face au passé et au présent de leur pays...

LM. – On dit que le président Kaczynski voulait être le témoin d'une repentance mutuelle. Après son décès, la chaîne fédérale Rossiya⁴ a diffusé le film *Katyn*. Cette nouvelle tragédie dans la région de Smolensk a attiré l'attention de la société sur les faits historiques; elle a aussi éveillé la compassion, la solidarité.

AW. – Cette catastrophe a apporté une nouvelle tonalité à nos relations. On dirait qu'elles sont devenues plus tolérantes, plus humaines, plus chaleureuses. On peut néanmoins dire que Kaczynski a fait tout ce qu'il a pu... Et cela signifie que cette victime n'est pas inutile.

LM. – Il existe plusieurs versions [*de son accident*]: pourquoi n'a-t-il pas atterri à Minsk, à Moscou...?

2. Le plus important mouvement de la résistance polonaise de 1939 à 1945.

3. Stepan Bandera, nationaliste ukrainien, fut l'un des principaux artisans de la collaboration avec le nazisme en Ukraine à partir de 1939. Responsable du massacre de centaines de milliers de Russes, de Polonais et de Juifs, il a été élevé à la dignité posthume de Héros d'Ukraine par un décret signé le 22 janvier 2010 par le président ukrainien Viktor Iouchtchenko, provoquant une vague de protestations du Centre Simon-Wiesenthal, des États polonais et russe, et des minorités d'Ukraine. Viktor Ianoukovitch, arrivé au pouvoir le 7 février 2010, a fait déclarer invalide le décret du 22 janvier 2010.

4. Cette chaîne de télévision est entièrement consacrée à la culture.

AW. – Je ne pense pas qu’il soit survenu quelque chose de spécial. Il voulait plutôt être à l’heure, tout simplement. Beaucoup de gens l’attendaient. S’il avait atterri à Moscou, l’événement aurait été annulé, et cela aurait affecté son image. N’oubliez pas non plus la pression de l’opinion qu’il subissait...

LM. – Nous sommes habitués à critiquer le gouvernement de notre pays. Mais cela fait longtemps que nous n’avons pas senti une telle solidarité – dans ce choc commun, dans cette volonté de soutenir, d’aider –, une telle union des gens avec un gouvernement dont aujourd’hui nous n’avons pas honte. Il se trouve que notre gouvernement peut avoir un visage humain.

AW. – Oui, je vous comprends. Je vais peut-être même dire que je suis d’accord avec vous. Pourtant, ce ne sont que des émotions, qui ne durent jamais longtemps. Cela concerne les Polonais aussi bien que les Russes, car les Polonais sont très sentimentaux. Vous les voyez déplorer ce malheur ensemble. Mais qu’est-ce qui s’en suivra? Qu’est-ce qui nous attend demain? Nous prenons trop souvent nos désirs pour des réalités.

LM. – Est-ce que cette solidarité avec les Polonais durera longtemps? C’est bientôt le temps des élections?

AW. – Je pense que tout cela provoquera une campagne présidentielle encore plus acharnée. Aujourd’hui, tout a une image très solennelle, très belle. Demain, des concurrents vont se servir de cette tragédie pour leur jeu politique. Je suis persuadé, et il faut le dire à voix haute, que l’ampleur de ce deuil

national pompeux a été en grande partie créée par les médias. Tous regardent la télé du matin au soir et puis décident d’aller vers le palais présidentiel pour sentir la vraie compassion, participer à un événement réel et non pas virtuel.

LM. – Après la tragédie, certains ont craint que les relations bilatérales n’empirent. Les uns vont chercher des empreintes des services spéciaux, les autres accuser l’intransigeance des Polonais...

AW. – Il y a eu un signe important: le jour de l’accident, Poutine et Tusk se sont rendus sur place. Ce geste a signifié beaucoup pour nous, nous l’avons considéré comme un signe d’apaisement des intérêts et des soupçons personnels devant les forces suprêmes. Poutine a dit que c’était une tragédie pour les Russes. Nous la vivons ensemble. Tout cela a donné de l’espoir.

LM. – Les personnages de vos films se trouvent au carrefour de plusieurs choix: Maciek Chelmicki de *Cendres et diamant*, le jeune peintre de *Katyn*, les personnages de *L’Homme de marbre*, *L’Homme de fer*, *Le Paysage après la bataille*, *Sans anesthésie*. Quel est le choix le plus difficile à faire pour nos contemporains?

AW. – Non seulement la Pologne, mais d’autres pays européens et la Russie connaissent aujourd’hui la montée des mouvements néonazis. Ces mouvements sont variés, forts, insidieux. C’est inquiétant. Le néonazisme est aujourd’hui notre ennemi principal. Il est important de ne pas le laisser s’approprier le terme de patriotisme. Notre patriotisme, c’est notre appartenance à l’Europe et aux valeurs humaines.

LM. – Chez nous, il y a à peine quelques jours, le juge⁵ qui œuvrait à la condamnation des néonazis a été assassiné.

AW. – J’ai appris cela, et c’est inquiétant. Souvent, ce sont des personnes solitaires, malheureuses, inaccomplies, et qui ne se sont pas retrouvées dans la réalité qui rejoignent ces bandes. Elles sont prêtes à se consacrer entièrement, à consacrer toute leur vie aux faux slogans. L’État devrait être plus strict dans ses questions. La démocratie doit se protéger, sinon elle va être rasée de la terre.

LM. – Qu’est-ce qu’on fait? On introduit la censure?

AW. – Non. Votre Constitution dit qu’on ne peut obliger qui que ce soit à changer d’opinion, ni imposer son point de vue. Dans la société démocratique, la place de la censure est occupée par l’opinion publique. Mais l’oubli a un certain rôle. Nous ne devons pas oublier l’essor du nazisme en Europe dans les années vingt, ni comment les nazis se gonflaient les muscles avec leur idéologie. Nous devons être vigilants. Nous n’avons pas le droit à l’illusion, cela coûte trop cher à l’humanité.

LM. – Est-ce que le cinéma aurait, en partie, une responsabilité dans cette atrophie de la mémoire collective?

AW. – Pour que le cinéma ait une influence sur la société, il faut que soient réunies les conditions suivantes: tout d’abord, le prix du billet ne doit pas dépasser celui d’une boîte d’allumettes;

deuxièmement, il faut que les salles soient en nombre suffisant pour que la société se transforme en société de ciné-spectateurs. Mais ce ne sont que des gens riches, contents de leurs vies, qui vont au cinéma. Les pauvres, perdus, désenchantés, sont privés de ce droit. Ils ne vont même pas voir les films qui sont importants pour eux et leur société. C’est pourquoi le cinéma ne participe pas autant qu’il le devrait à la vie de la société. On pourrait tourner un film pour la télévision, mais la télé a ses propres intérêts, et elle n’a pas envie de déranger le spectateur. La télé est comme un antidépresseur, elle essaie de masquer les problèmes, de calmer la société. S’il y a des guerres et des catastrophes, ce n’est pas chez nous, c’est quelque part ailleurs.

LM. – On peut continuer cette comparaison utopique entre l’État et l’homme, imaginer que les États respectent les dix commandements, c’est-à-dire ne tuez pas, ne vous fabriquez pas d’idoles, ne pénétrez pas dans des territoires étrangers, ne parjurez pas... Car l’État totalitaire, comme un pécheur, ne fait que se détruire.

AW. – Ce que vous dites me préoccupe beaucoup. Mais que peut faire le cinéma? Autrefois, il avait une mission, il donnait naissance à des idées qui faisaient souffrir, il voulait changer quelque chose dans le monde, dans l’homme. Mais le cinéma a perdu son rôle de remueur d’idées. J’ai tourné *Katyn* parce que cela faisait soixante-cinq ans que les gens attendaient l’expression artistique de ce

5. Il s’agit du juge moscovite Edouard Tchouvachov, assassiné le 12 avril 2010.

sujet difficile. Ils attendaient un film qui décrirait notre perte nationale. Le cinéma est un art populaire. Mais pour qu'il soit réellement populaire, il faut que nous nous réunissions dans la salle, où un dialogue tout à fait particulier s'établit entre le film et les spectateurs, et entre les spectateurs eux-mêmes. Ce n'est pas une cuisine avec un petit écran. Et ce n'est pas la dimension de l'écran qui est importante. En salle, j'entends ce que mes voisins disent. Ce qui les fait soupirer. Ce qui les fait rire – est-ce drôle? Une seconde, et le rire commun t'envahit aussi. Bien sûr, chacun a sa réaction, son opinion. Mais une communauté se crée. Aucun disque numérique ni *streaming* ne peuvent compenser la perte de la communauté.

J'ai vécu un moment merveilleux à Moscou lors de la présentation de *Katyn*, alors encore banni. Avant la projection, une spectatrice s'est levée, s'est présentée et a demandé que soit observée une minute de silence en hommage aux officiers assassinés à Katyn. Une salle immense, des centaines de personnes se sont levées en se recueillant, en plein centre de Moscou. Je ne pouvais même pas imaginer cela. Depuis tant

d'années, cette tragédie n'était pas assumée par les Russes. Et là, je me suis dit: « Même si personne ne voit jamais ce film, il devait être fait au moins pour cette projection. »

LM. – Peut-on dire que *Katyn* est plus qu'un film?

AW. – Peut-être que oui. Derrière ce film, il y a soixante-dix ans d'histoire. Si tout avait été rendu clair au bon moment, si la conscience des Russes et des Polonais n'avait pas été couverte par le voile de cet ignoble mensonge, tout aurait été différent. Peut-être nous aussi aurions-nous été différents? Nous savions, à propos des camps de concentration. Et avec *Katyn*, nous nous posons encore des questions. Comment cela s'est passé? Il n'existe pas de meilleur support que le cinéma. Le spectateur se transforme en témoin. Il a l'impression de participer personnellement à l'action. On me demande souvent pourquoi la dernière séquence d'exécution est si longue. Et moi, au début, je ne savais même pas que le film allait être montré à l'étranger. Je visais les Polonais. [...] Pour qu'ils viennent, voient et disent: « Maintenant nous savons comment ils sont morts. »